

LE SECRET D'UNE TOMBE

PAR EMILE RICHEBOURG

—Cela m'intéresse beaucoup, au contraire ; Pedro, tu viens de porter en France la fille du marquis de Mimosa.

Pedro haussa les épaules.

—Ne nie pas, c'est inutile ; je ne veux pas être ici ton ennemi, Pedro ; dis-moi où tu as laissé l'enfant.

—Ah ça, pour qui me prends-tu ?

—Je sais que tu es un brave, mais le marquis de Mimosa est mort et tu as besoin d'un nouveau maître.

—Pas le tien, répliqua Pedro d'une voix étranglée par l'émotion douloureuse qu'il éprouvait.

—Don Antonio de Villina est généreux comme on ne l'est pas ordinairement en Espagne ; si tu veux parler, je te promets une belle récompense.

—Tu dois pourtant savoir que je ne suis pas un traître.

—Tu possèdes un secret que je veux connaître.

—Je n'ai de ma vie livré un secret.

—Pedro, prends garde que je ne te traite en ennemi ; il y a dans la poche de ta veste un portefeuille, si tu ne me le donnes pas, je le prendrai.

—Si tu peux, Lorenzo.

Brusquement, celui-ci s'arma de son revolver, visa Pedro et fit feu.

Mais Pedro ayant fait un mouvement, la balle alla s'aplatir contre un rocher.

—Maladroît ! fit-il.

Il avait aussi tiré son revolver de sa ceinture ; à son tour, il fit feu sur l'espion, qui fut touché à l'épaule.

Celui-ci poussa un cri rauque, chancela, mais ne tomba pas.

A ce moment l'autre espion parut, accourant au bruit des détonations.

Il aperçut Pedro qui s'éloignait aussi rapidement que possible, sautant de rocher en rocher.

Il tira sur lui et l'atteignit à la jambe.

Pedro voulut continuer sa course pour échapper aux deux hommes qui le serraient de près, mais il trébucha et tomba.

Le bandit qui l'avait blessé crut lui avoir cassé la jambe.

—Nous le tenons, cria-t-il à son compagne, saute sur lui !

Lorenzo, qui n'était plus qu'à vingt-cinq pas de Pedro, se précipita vers le blessé avec des bonds de hyène furieuse. Mais soudain, comme il arrivait sur lui, Pedro se redressa et lui asséna sur la tête un rude coup de bâton. L'espion, déjà blessé à l'épaule, poussa un rugissement de douleur et s'abattit comme une masse.

Pedro, pour l'instant, délivré de cet adversaire, et ayant retrouvé toute son énergie, reprit sa course à travers les rochers. Mais son sang, coulait, il souffrait horriblement de sa blessure et il sentait ses jambes faiblir.

Cependant, il aurait pu, peut-être, échapper à son autre ennemi, s'il n'eût pas été subitement arrêté par un gouffre large d'au moins quatre mètres, qui s'ouvrait devant lui, béant.

C'était un de ces précipices insondables, si nombreux dans les hautes montagnes, particulièrement dans les Alpes et les Pyrénées.

Comme Pedro cherchait des yeux un passage, une balle siffla à son oreille.

Il se retourna et vit le deuxième espion, celui qui l'avait blessé, debout sur un rocher.

Les deux hommes, l'un attaquant, l'autre se défendant, échangèrent leurs dernières balles sans se toucher.

L'espion, alors, se laissa glisser en bas du rocher et marcha sur Pedro, en criant :

—Maintenant à nous deux !

A voir Pedro Lamnès se dresser menaçant, terrible en face de son nouvel adversaire, on aurait pu croire que sa blessure n'était qu'une égratignure.

Si l'espion de don Antonio était un gaillard solide, Pedro ne l'était pas moins et nous savons s'il avait de la bravoure.

—Pedro Lamnès, me connais-tu ? demanda l'émissaire.

—Oui, je te connais ; tu t'appelles Juan Cadroz ; tu es un espion, c'est à dire un lâche, et tu es au service d'un autre lâche doublé d'un traître.

—Mon maître est un officier de la reine, et je me demande pourquoi tu vois en lui un lâche et un traître. Ce que je sais, moi, c'est qu'il récompense largement les services qu'on lui rend ; mais malheur à ceux qui osent se mettre en travers de son chemin.

Pedro, veux-tu que je cesse de te traiter en ennemi ?

—Déjà cette proposition m'a été faite par ton camarade Lorenzo ; tu sais comment j'y ai répondu. Juan Cadroz, jamais un Lamnès n'a trahi son maître.

—Alors, Pedro, ne t'en prends qu'à toi de ce qui va arriver ; que tu sois mort ou vivant, j'aurai les papiers que tu as sur toi.

—Tu ne les tiens pas encore, riposta le fidèle serviteur.

—Fou que tu es, tu vas mourir ! dit l'autre.

En même temps, le bâton levé, il bondit sur Pedro ; mais celui-ci attendait de pied ferme. Il para le coup et fit tomber le gourdin de la main de son ennemi.

Nul mieux que Pedro ne savait manier le bâton de montagnard, qui était dans ses mains une arme terrible ; il pouvait assommer l'espion, mais il lui répugnait de frapper son adversaire désarmé.

Ce sentiment de générosité allait lui être fatal.

Profitant de ce court temps d'arrêt, Juan Cadroz se glissa comme une couleuvre jusqu'à Pedro, dont il esquiva le coup et qu'il saisit à bras le corps.

Ce fut une lutte terrible, où se serrant à s'étouffer, chacun faisait des efforts suprêmes pour couper la respiration à son adversaire. Les muscles du cou tendus à se rompre, le visage congestionné, les yeux injectés de sang sortant des orbites, ils se tordaient comme deux reptiles s'étreignant de leurs anneaux, sans que l'un parvint à terrasser l'autre.

Il était difficile de prévoir comment allait se terminer la lutte, lorsque Pedro sentit la lame effilée d'un poignard s'enfoncer entre ses côtes. Il comprit qu'il était perdu. Il restait debout, mais son sang coulait avec abondance et, dans quelques secondes, il n'aurait plus la force de se défendre.

Dans la lutte, insensiblement, et sans s'en apercevoir, les deux adversaires s'étaient avancés jusqu'au bord du précipice. Tous deux en même temps virent l'effroyable danger.

Juan Cadroz voulut se rejeter en arrière, mais Pedro se cramponna à lui avec cette force et cette énergie qu'on trouve dans les instants suprêmes et que décuple le désespoir. Il pensait à la fille de son maître, qui tomberait fatalement entre les mains de don Antonio de Villina si l'on s'emparait des papiers qu'il avait sur lui.

Il n'avait plus qu'un moyen de protéger l'enfant contre l'ennemi implacable du marquis de Mimosa ; c'était de mourir et d'emporter avec lui dans la tombe le secret que contenaient les papiers.

Et avant que Juan Cadroz ait eu le temps de soupçonner son intention, Pedro se précipita dans le gouffre, entraînant avec lui l'espion de don Antonio.

Les bras des deux hommes se desserrèrent dans la chute, et les corps bondirent séparément sur les rochers aux aspérités tranchantes pour aller s'écraser au fond de l'abîme.

Après s'être remis du coup qui l'avait à moitié assommé, Lorenzo s'était relevé ; mais, obligé de faire un détour, il n'avait pu arriver à temps pour prêter main-forte à son camarade.

Toutefois, n'étant plus qu'à une faible distance du lieu de la lutte, il avait été le témoin de son épouvantable dénouement.

Il s'avança au bord du précipice, y plongea son regard et recula aussitôt avec un commencement de vertige.

A une certaine profondeur, le gouffre, au lieu de se resserrer allait en s'élargissant, on ne pouvait en voir le fond, mais on y entendait un bruit sourd qui rappelait le mugissement des vagues d'une mer agitée. Il y avait là un de ces torrents alimentés par la fonte des neiges et les pluies d'orage, comme il s'en trouve dans presque toutes les chaînes de montagnes.

La mission de l'espion était terminée, mais pas comme il l'aurait voulu. Il descendit sans accident le versant espagnol des Pyrénées et se rendit au château de Valpenas où don Antonio se trouvait encore.

—Où est Juan Cadroz ? demanda tout d'abord don Antonio.

—Personne ne le reverra, répondit Lorenzo ; il est mort !

Ces paroles ne parurent pas émouvoir l'officier, car il reprit aussitôt :

—Où est la fille du marquis de Mimosa ?

Lorenzo courba la tête et répondit humblement :

—Je ne le sais pas.

Don Antonio s'emporta, frappa du pied avec fureur et vomit des jurons comme il n'en était peut-être jamais sorti d'une bouche espagnole.

Quand il se fut calmé, il ordonna à l'espion de lui apprendre pourquoi il avait si mal rempli sa mission et comment Juan Cadroz était mort.

Lorenzo fit le récit qui lui était demandé, expliquant à son maître que Pedro Lamnès ayant sur Juan et lui une avance de deux jours, il avait eu le temps de mettre l'enfant en lieu sûr, lorsqu'ils avaient pu, enfin, retrouver ses traces.

Il continua en racontant comment, voulant s'emparer des papiers que Pedro avait dans son portefeuille, son camarade et lui avaient poursuivi l'homme de confiance du marquis de Mimosa à travers la montagne. Et il termina en disant comment Pedro s'était précipité dans un abîme en y entraînant Juan Cadroz.

Don Antonio se mit à marcher comme un fou dans la chambre, tempêtant, jurant, sacrant.

Puis, s'arrêtant brusquement devant Lorenzo :

—Retrouveras-tu le précipice dans lequel sont tombés les deux hommes ?... lui demanda-t-il.

—Oui, señor.

—Eh bien, il nous faut les papiers dont Pedro Lamnès était porteur. Lorenzo secoua la tête.

—Il me faut ces papiers, te dis-je, il me les faut ! prononça sourdement Don Antonio.

—J'ai plongé mon regard dans l'abîme, señor, et, je vous le dis, les ca-